



Enquête, traces, indices. À la poursuite d'une subalterne dans les archives coloniales et familiales

Françoise Blum, Ophélie Rillon

► To cite this version:

Françoise Blum, Ophélie Rillon. Enquête, traces, indices. À la poursuite d'une subalterne dans les archives coloniales et familiales. 2019. halshs-02113893v2

HAL Id: halshs-02113893

<https://shs.hal.science/halshs-02113893v2>

Submitted on 30 Apr 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Enquête, traces, indices À la poursuite d'une *subalterne* dans les archives coloniales et familiales

Françoise Blum et Ophélie Rillon

Citer :

BLUM, Françoise & RILLON, Ophélie, 2019. Enquêtes, traces, indices. À la poursuite d'une subalterne dans les archives coloniales et familiales. Entretien. *Esquisses / Les Afriques dans le monde* [en ligne]. Disponible à l'adresse : <https://elam.hypotheses.org/1992>
Version PDF : 10 pages.

Les auteurs : Françoise Blum est historienne et ingénieure de recherche au CNRS, membre du Centre d'histoire sociale (CHS) de l'Université Paris 1. Ophélie Rillon est chargée de recherche au CNRS (section 40), membre du laboratoire Les Afriques dans le monde (LAM) à Sciences Po Bordeaux.

Mots-clés : histoire, archives, femmes, colonisation, famille, Soudan français (Mali), biographie

Résumé : Ce billet part sur les traces d'Anta Ali Koïta, une femme colonisée dont nous tentons de retracer l'histoire. Si l'enquête se heurte aux silences des archives, elle éclaire les logiques d'effacement d'une *subalterne* du récit historique.

Remerciements. Ce texte a été présenté au cours du séminaire doctoral du LAM du 10 avril 2019 qui portait sur l'usage des archives en sciences sociales. Nous remercions les organisateurs et organisatrices ainsi que les participant-e-s de ce séminaire pour leurs commentaires et les nouvelles pistes soulevées permettant de prolonger l'enquête. Nous remercions également Mireille d'Arboussier pour ses retours et d'avoir aimablement autorisé la publication de l'iconographie.

Ce billet se veut un moment de respiration et de réflexion dans le cadre d'une recherche toujours en cours. L'enquête historique que nous menons depuis deux ans nous a conduites sur les traces d'une femme colonisée, Anta Ali Koïta, dont nous tentons de retracer l'histoire. À première vue, la quête entreprise dans divers fonds d'archives autour de cette femme pourrait être considérée comme un « échec » : les informations récoltées sont minces, fragmentaires, parfois contradictoires. À l'instar de toutes recherches dans les archives, notre quête multiplie les déconvenues. Pourtant ces « échecs » sont aussi porteurs de sens ; un sens historique dont il s'agit d'esquisser ici les contours.

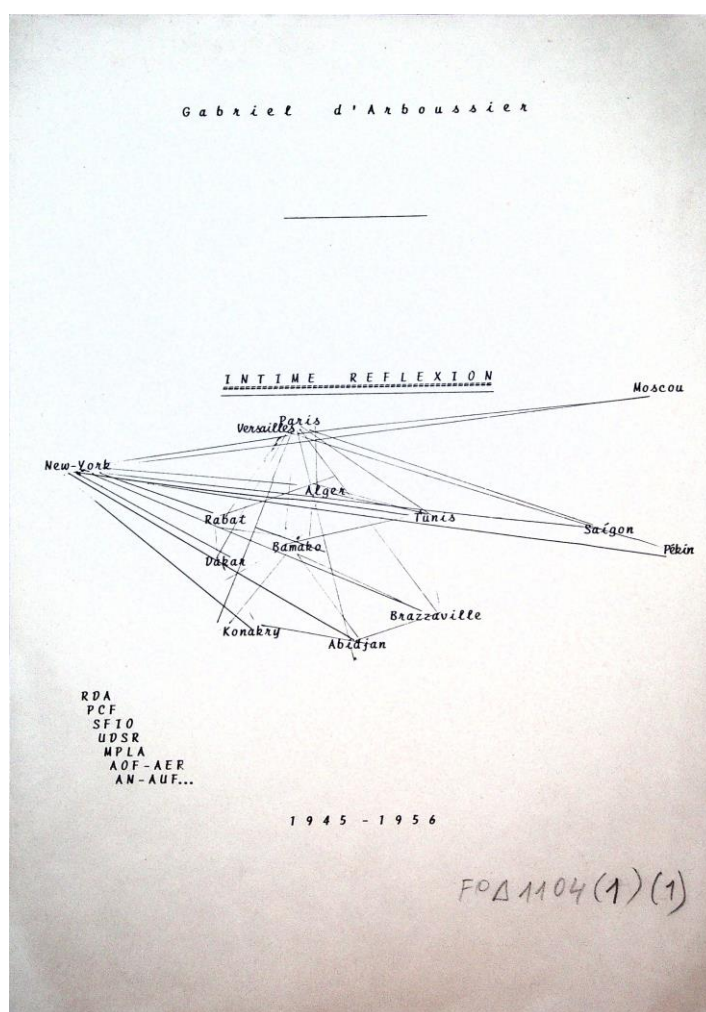
Épisode 1

En 2017, nous avons retrouvé les *Mémoires* inédites de Gabriel d'Arboussier, métis « franco-africain », militant anticolonialiste, qui a cofondé avec Félix Houphouët-Boigny le Rassemblement démocratique africain (RDA) en 1946. Au départ donc, l'enquête s'est focalisée sur l'histoire d'un homme qui fut une grande figure des indépendances africaines. La découverte d'un volume de ses *Mémoires* dans les archives de La Contemporaine à Nanterre¹ nous a conduites sur ses pas. Le

¹ Anciennement appelée la Bibliothèque de documentation internationale contemporaine (BDIC). Elle conserve des fonds d'archives privées, audiovisuelles et orales. Pour un aperçu des fonds : <http://www.lacontemporaine.fr/collections/quels-documents/archives>

manuscrit *Intime réflexion*. Tome 2, rédigé en 1967, retraçait ses années de luttes aux côtés du RDA de 1945 à 1956. Tout indiquait l'existence d'un premier volume des *Mémoires* à la recherche duquel nous partîmes. Par chance, l'annuaire nous permit de découvrir que sa fille aînée, Mireille d'Arboussier, vivait en France. Cette dernière conservait précieusement le premier volume des *Mémoires* de son père (*Le Niger et le Tarn. La recherche d'une voie*) relatant les premières décennies de sa vie, de sa naissance à Djenné au Mali en 1908, à la fin de la Seconde Guerre mondiale. Après un transfert de *Mémoires*, elle nous invita dans la maison familiale de Saint-Laurent-du-Var où elle vit. Elle nous annonça également qu'elle pourrait nous montrer « quelques » documents d'archives conservés par son père. Ces quelques documents se révélèrent être des malles remplies d'archives diverses (photographies, correspondances, carnets de terrain, documents politiques), qui renseignent autant sur l'histoire familiale que sur celle du RDA et des réseaux internationaux, notamment communistes, que Gabriel d'Arboussier côtoyait. Ces archives s'étendent de la fin du XIX^e siècle à sa mort en 1976 et un peu au-delà².

Image 1. Gabriel d'Arboussier, *Intime réflexion* (1945-1956), deuxième volume de ses mémoires



² Ces archives privées (nommées ici APA) sont en cours de déplacement à La Contemporaine qui a accepté de les accueillir. Nous remercions Franck Veyron qui s'occupe de ce déménagement, a réalisé un premier inventaire et nous a initiées aux secrets de l'archivistique lors d'une mission commune à Saint-Laurent du-Var en mars 2019.

Image 2. Gabriel d'Arboussier en 1965, Nations unies



Archives privées.

Épisode 2

La découverte de ces archives privées a profondément transformé notre perspective et élargi notre horizon. L'histoire individuelle de Gabriel d'Arboussier s'est progressivement muée en projet d'écriture d'une biographie politique et familiale sur trois générations³. Au travers de ce récit, il s'agit pour nous de revisiter l'histoire de la colonisation à l'échelle micro des acteurs et des actrices. La biographie familiale constitue également un point d'entrée pour penser l'intersection entre l'intime/le personnel et le politique, cette dernière notion renvoyant certes aux engagements de Gabriel d'Arboussier, mais plus largement à la manière dont les rapports de domination – de genre, de race, de classe – opèrent en situation coloniale, fabriquent les vies individuelles, et comment certaines vies parviennent plus ou moins bien à s'en émanciper.

À bien des égards, notre démarche s'inspire de l'approche micro-historienne, des travaux de Giovanni Levi et de Carlo Ginzburg⁴. À leur manière, nous nous faisons chasseuses, enquêtrices, Sherlock Holmes pour retrouver dans les archives les traces de ces vies – des vies « minuscules » pour certaines. Pour ce faire, l'enquête nécessite de mobiliser un vaste panorama d'archives, dont ne sera présentée ici qu'une partie des documents avec lesquels et surtout « contre » lesquels

³ BLUM Françoise, RILLON Ophélie, « Une histoire de famille dans l'empire colonial français. Penser les trajectoires individuelles et familiales au prisme de l'intersectionnalité », 20 & 21. *Revue d'histoire*, 2019 (à paraître).

⁴ LEVI Giovanni, *Le Pouvoir au village. Histoire d'un exorciste dans le Piémont du XVII^e siècle*, Paris, Gallimard, 1989. GINZBURG Carlo, « Signes, traces, pistes. Racines d'un paradigme de l'indice », *Le Débat*, 1980/6 (n° 6), p. 3-44 (<https://doi.org/10.3917/deba.006.0003>).

nous travaillons. En effet, il s'agit bien souvent de lire les archives « à contre-fil », c'est-à-dire à « rebours des intentions de ceux qui les ont produit[e]s »⁵.

Image 3. Archives familiales



De gauche à droite.

Haut : passeport de Paule d'Arboussier, Nouvelle-Calédonie, 9 mai 1930 ; lettre de l'écrivain, militant communiste et du mouvement des partisans de la paix Claude Morgan au député Gabriel d'Arboussier, Paris, 1^{er} août 1950 ; photographie de Gabriel d'Arboussier (sur le tabouret au centre, entouré de ses « serviteurs »), Ouagadougou, années 1910.

Bas : Gabriel d'Arboussier lycéen et joueur de rugby, Toulouse, années 1920 ; album photographique de la famille Marliave-d'Arboussier, France, 1919 ; lettre d'Henri d'Arboussier à ses parents, Nioro, 24 septembre 1908.

⁵ GINZBURG Carlo, *Rapports de force. Histoire, rhétorique, preuve*, Paris, Seuil, 2003, p. 33. RODET Marie, « C'est le regard qui fait l'histoire. Comment utiliser des archives coloniales qui nous renseignent malgré elles sur l'histoire des femmes africaines (archives) », *Terrains & travaux*, 2006/1 (n° 10), p. 18-35. URL : <https://www.cairn.info/revue-terrains-et-travaux-2006-1-page-18.htm>

Anta est une subalterne au sens donné par Gayatri Chakravorty Spivak : une femme, sans identité, ignorée de l'histoire officielle qui ne parle jamais en son nom⁷. Si sa voix nous parvient par bribes, c'est que des hommes appartenant aux dominants (notamment son fils) ou des chercheuses (comme nous) s'en sont faites en quelque sorte les porte-parole, avec tous les problèmes méthodologiques d'interprétation que cela comporte.

Pour retrouver les traces d'Anta, nous avons tiré les trois fils suivants.

1. Le fil des mémoires filiales

Anta Ali Koïta apparaît dans les *Mémoires* rédigés par son fils Gabriel d'Arboussier. C'est d'ailleurs l'entrée par laquelle nous l'avons connue et « rencontrée ». Gabriel d'Arboussier est un métis, fils d'un administrateur colonial français et d'une femme peule du Soudan français. Dans ses mémoires il retrace sa trajectoire à l'aune de son identité métisse et de ces deux pôles incarnés par son père (la métropole coloniale) et sa mère (le continent africain colonisé)⁸. Il est le fruit de cette « rencontre ». L'un des enjeux de d'Arboussier dans ses *Mémoires* est de rendre « honneur » à sa mère, de lui redonner une place qui ne soit pas celle d'une « dominée ». Il tente d'écrire une histoire « à parts égales »⁹, tout en ayant bien conscience de l'asymétrie entre ses parents. Il décrit sa mère comme une « féodale », entourée de ses panthères, de sa cour et de ses esclaves... jouant ainsi des convergences de classe (son père appartient à la petite noblesse tarnaise) pour atténuer les inégalités de genre et de race entre ses parents. Gabriel nous dit aussi que sa famille maternelle serait alliée d'El Hadj Omar, fondateur de l'empire toucouleur au XIX^e siècle.

Il faut avoir en tête que Gabriel n'a que peu connu sa mère : il en a été séparé à 10 ans lorsque son père est rentré en France et l'a ramené avec lui. Il ne la revit que très brièvement plusieurs décennies plus tard, en 1942, lorsqu'il est lui-même devenu un jeune administrateur colonial. Sa mère est alors malade et meurt dans la misère un an après. Gabriel puise donc ses informations de son père et d'une cousine maternelle, Gogo Koïta. Dans ses *Mémoires*, il souhaite rendre hommage à sa mère, ainsi qu'aux différentes femmes de sa famille qu'il décrit comme des femmes « libres ».

Ce récit mythique des origines est remis en cause par Félix Houphouët-Boigny, ami intime et camarade de lutte de Gabriel d'Arboussier, avec lequel un affrontement politique fort eut lieu dans les années 1950 (autour de la désaffiliation du RDA du PCF). Dans la passe d'armes entre les deux leaders, Houphouët-Boigny lui conteste son ascendance noble et affirme que sa famille maternelle serait d'origine castée. Ces informations que l'on trouve dans les archives du Parti communiste français à Bobigny montrent comment le registre identitaire et familial a pu être mobilisé en politique au tournant des indépendances¹⁰. Mais cet épisode sème aussi le trouble dans l'enquête menée autour d'Anta Ali Koïta dont le passé s'obscurcit à mesure que la recherche avance.

⁷ SPIVAK Gayatri Chakravorty, *Les Subalternes peuvent-elles parler ?*, Paris, Éditions Amsterdam, 2009.

⁸ BLUM Françoise, RILLON Ophélie, « Mémoires sensibles, mémoires métisses de la colonisation », *Socio-anthropologie*, n° 37, 2018, p. 51-70. <https://doi.org/10.4000/socio-anthropologie.3262>

⁹ Selon la formule de Romain BERTRAND, *L'Histoire à parts égales : récits d'une rencontre Orient-Occident, XVI^e-XVII^e siècle*, Paris, Le Seuil, 2011.

¹⁰ Sur ce sujet, voir le dossier à paraître coordonné par Marie Brossier : « La politique en Afrique : une affaire de famille ? », *Cahiers d'études africaines*, 2019.

Quant à Paule d'Arboussier, la fille d'Anta que nous avons pu rencontrer et interroger, celle-ci a encore moins connu sa mère que Gabriel : elle a été retirée à Anta à l'âge de 3-4 ans par son père et ne l'a jamais revue. Elle considère Lory, la deuxième épouse de son père, comme sa mère. Il serait ainsi vain de chercher une transmission de la mémoire d'Anta du côté des femmes de la famille. Le lien a été précocement rompu.

2. Le fil des lettres familiales

Le deuxième fil tiré pour retrouver des traces d'Anta Ali Koïta se trouve dans les archives familiales de Saint-Laurent-du-Var. Au sein de ces archives, nous avons pu retrouver les lettres d'Henri d'Arboussier à ses parents lorsqu'il était administrateur colonial en Afrique. Ces archives se révèlent particulièrement intéressantes pour retracer la vie coloniale d'Henri... même si nombre de silences entourent sa vie « intime ». Lorsqu'il débarque à Dakar le 14 avril 1902, avant de rejoindre son poste d'administrateur colonial au Soudan français, Henri d'Arboussier est un célibataire de 27 ans. Au fil de ses affectations, Henri narre à ses parents une vie quotidienne singulièrement « monotone », qui alterne entre ennui et « charge bureaucratique ». De sa rencontre avec Anta Ali Koïta et de la naissance de leurs deux enfants, Gabriel en 1908 et Paule en 1917, aucune trace ne transparait. La correspondance familiale n'est certainement pas un lieu propice à l'épanchement des désirs charnels ni même à l'évocation des responsabilités paternelles hors mariage.

Alors que son premier fils est âgé de 8 mois, Henri envoie une longue lettre à ses parents pour s'excuser de son silence : « J'ai maintenant repris un peu mes esprits après tous mes voyages et je me suis réinstallé à Nioro je ne sais pas pour combien de temps. J'avais, après un mois d'absence de mon poste beaucoup de travail en retard et je n'ai pas pu vous écrire bien longtemps¹¹. » Il y prend prétexte de sa charge de travail et en particulier de « la paperasserie périodique [qui] sévit dans ce pays » pour justifier son mutisme. En même temps, écrit-il, « la vie s'écoule si monotone ici qu'il est difficile d'en tirer de longs développements épistolaires ». Si Henri d'Arboussier s'est pleinement investi dans son nouveau rôle de père, il ne peut s'en ouvrir à ses parents. Il évoque la mort de son cheval, le temps chaud et humide qui le fatigue, les maladies qui terrassent les Européens ou encore un prochain séjour en France qu'il espère imminent.

En octobre 1911, peu de temps après qu'Henri ait rejoint son nouveau poste à Ouagadougou avec sa compagne et son fils, il écrit à sa mère : « la vie continue monotone et assez douce¹². » De sa famille, il n'en est toujours pas question. De sa rencontre avec Anta Ali Koïta, nous ne savons finalement rien à partir des archives laissées par Henri d'Arboussier. Cette histoire est en partie passée sous silence, même si l'existence de ce ménage franco-africain s'est probablement ébruitée *via* la société coloniale que côtoyait Henri. Surtout, il fit le choix – assez exceptionnel à l'époque – de ramener avec lui en France ses deux enfants métis, mais après le décès de ses parents.

Les archives privées nous confrontent ainsi à une première impasse, même si celle-ci se révèle particulièrement parlante à l'égard des conceptions qui entouraient les « amours coloniales ». Encouragées jusqu'en 1906 par l'administration coloniale, puis conçues comme un mal nécessaire,

¹¹ APA, Lettre d'Henri d'Arboussier à ses parents, Nioro, 24 septembre 1908.

¹² APA, Lettre d'Henri d'Arboussier à ses parents, Ouagadougou, 11 octobre 1911.

ces relations n'impliquaient aucune reconnaissance légale¹³. Nombre d'indices indiquent d'autre part un réel attachement d'Henri à Anta qu'il ne considérerait certainement pas comme une compagne de passage. Rien cependant ne permet de cerner les sentiments de cette femme à laquelle ont été successivement enlevés deux compagnons, qui l'ont abandonnée, et trois enfants qui lui ont été retirés.

D'après sa petite-fille Mireille d'Arboussier, Anta Ali Koïta aurait eu un premier enfant, « Youba », d'un premier mariage au sein de sa communauté. Elle aurait ainsi eu trois compagnons et quatre enfants. Les traces de cette première union africaine surgissent dans les interstices des archives familiales. Au détour d'un carnet personnel d'Henri d'Arboussier, alors jeune administrateur, on trouve la mention d'une pension qu'il verse à « Anta et les petits », alors que Gabriel et Paule ne sont pas encore nés... Ou encore une lettre de François Sidibé adressée à « Mon cher Youba » en 1950, dans laquelle il confie à son demi-frère aîné ses craintes de voir la maison d'Anta à Djenné accaparée par une autre branche familiale¹⁴. L'histoire conjugale et familiale d'Anta Ali Koïta se révèle particulièrement complexe à démêler.

3. Le fil des archives coloniales

Les archives privées s'étant avérées, contre toute attente, peu probantes pour retrouver les traces de cette femme, nous nous sommes donc tournées vers les archives coloniales. Nous avons opté pour les Archives nationales du Mali (ANM) plutôt que celles d'Aix-en-Provence, pour une question d'échelle : à Aix sont conservées principalement les archives de la fédération d'AOF, alors qu'à Bamako se trouvent les archives « locales » qui concernent la colonie du Soudan français¹⁵. Il nous paraissait évident que nous aurions plus de chances de croiser Anta dans l'histoire locale.

Pour retrouver sa trace, nous avons opté pour deux entrées qui sont encore une fois des histoires d'hommes. La première entrée, assez incertaine, était la piste de ses deux compagnons qui avaient été administrateurs coloniaux dans la fameuse « ville sainte » de Djenné à des périodes différentes. Cette piste n'a rien donné, même si elle a permis de collecter des matériaux qui nous permettent d'y voir plus clair sur l'histoire de la ville, les relations sociales dans l'espace urbain et le travail de son deuxième compagnon Henri d'Arboussier (le premier demeurant encore très mystérieux). Il est d'ailleurs assez étonnant de découvrir les erreurs qui se glissent dans les documents d'archives produits à l'époque coloniale. Un élément *a priori* tout simple comme la liste des commandants de cercle de Djenné rédigée en 1909... se révèle fautive¹⁶ ! Si on ne peut

¹³ SIMONIS Francis, « Splendeurs et misères des moussos. Les compagnes africaines des Européens du cercle de Ségou au Mali (1890-1962) », in Catherine Coquery-Vidrovitch (dir.), *Histoire africaine au XX^e siècle. Sociétés-villes-cultures*, Paris, L'Harmattan, « Cahiers Afrique », 14-15, 1993, p. 189-206. WHITE Owen, *Children of the French Empire : Miscegenation and Colonial Society in French West Africa 1895-1960*, Oxford, Clarendon Press, 1999. RODET Marie, « Sexualité, mariage et esclavage au Soudan français à la fin du XIX^e siècle », *Clio. Femmes, Genre, Histoire*, 33, 2011, p. 45-64.

¹⁴ Lettre de François Sidibé, Instituteur, quartier Ouolofobougou, Bamako à Youba, 4 août 1950.

¹⁵ Mission réalisée à Bamako par Ophélie Rillon en novembre 2019 grâce à un financement du LAM et du Laboratoire Mixte International Macoter.

¹⁶ ANM Fonds Anciens, « Tableau chronologique des différents commandants de cercle (1893-1909) », Sénégal – Niger, Cercle de Djenné, Année 1909, mois de novembre, Monographie du Cercle de Djenné, Travail prescrit

même pas faire confiance à l'administration coloniale pour tenir le registre de ses hommes... il paraît bien illusoire de chercher dans ses archives les traces d'une femme colonisée.

La seconde piste, qui nous paraissait plus prometteuse, consistait à suivre les traces de son fils François Sidibé, né de père inconnu, dont nous savions qu'il avait été dans les orphelinats de métis avant d'intégrer l'école William Ponty et de devenir instituteur. Céline Labrune-Badiane et Étienne Smith nous avaient très généreusement trouvé et envoyé une copie de son dossier de carrière d'instituteur issu des fonds de l'IFAN à Dakar. Dans ce dossier de carrière, la mère de François Sidibé est évoquée à un moment, lorsque ce dernier a des démêlés avec sa hiérarchie qui le considère comme un élément dangereux, car trop intégré dans les milieux peulhs de Djenné du fait de son ascendance maternelle :

« Ce métis, dont la mère, peulh, a été ensuite remariée à un autre Européen, et originaire de Djenné, puise dans ce milieu une grande force de "persuasion" sur les chefs de village ou de quartier dont quelques-uns, soit par crainte, soit par intérêt, sont absolument à ses ordres. Soutenu ou craint par les indigènes, appuyé ouvertement pendant de nombreuses années par son Chef de service, François Sidibé en est arrivé à perdre tout sens moral et à se conduire moins comme un maître d'école que comme une haute personnalité djennenké [les gens de Djenné]. Son déplacement n'est pas un besoin, mais une nécessité absolue¹⁷. » (1942)

Pour le dire vite, aux yeux de l'administration coloniale, en tant que métis François Sidibé aurait dû être un allié de sa « mission civilisatrice », mais il dérogeait à la règle en étant trop proche des colonisés. Cela lui vaudra d'être suspendu de son poste d'enseignant pendant plusieurs années.

Au regard de ce premier élément, nous savions que la mère de François Sidibé était donc connue de l'administration coloniale et pensions qu'il serait possible d'en retrouver des traces dans des archives locales, notamment pour la période précédant cette affaire où François Sidibé prit à plusieurs reprises la direction de l'école de Djenné – ville où vivait sa mère. Il n'en fut rien : avant cette affaire, les archives scolaires n'évoquent nullement sa mère ni même son métissage. François Sidibé y est décrit de façon assez élogieuse comme un bon instituteur « indigène » qui rend de grands services à l'administration coloniale.

La dernière corde à notre arc était de suivre la trajectoire de François Sidibé enfant, d'un orphelinat à un autre. Dans les archives des orphelinats, on trouve de nombreuses lettres de mères africaines qui écrivent à l'administration (en passant par des intermédiaires) pour prendre des nouvelles de leurs enfants et réclamer leurs droits de mère. Nous nourrissions le secret espoir de trouver une lettre d'Anta...

Le premier défi a été de trouver François Sidibé dans les archives des orphelinats pour savoir dans quels orphelinats du Soudan français il avait été envoyé. Pas de chance pour nous... Après un certain temps, nous avons compris qu'il n'avait pas fréquenté les orphelinats de l'administration coloniale, mais un orphelinat tenu par les Pères Blancs situé à un millier de kilomètres de Djenné, dans la région de Kayes¹⁸. Pourquoi a-t-il été envoyé là-bas ? Nous n'en avons aucune idée. Pourquoi est-ce un problème pour nous ? Parce que les Pères Blancs du Soudan

par la circulaire du Lt Gouverneur du 15 janvier 1909, p. 130. Ce document mentionne qu'Henri d'Arbousier était commandant du cercle de Djenné en 1900, date à laquelle il n'est pas encore en Afrique de l'Ouest.

¹⁷ C'est nous qui soulignons. L'administrateur des colonies Faucherand en service à Mopti à Monsieur l'administrateur en chef des colonies commandant le cercle de Mopti, s.d.. Dossier personnel de carrière de François Sidibé. Institut Fondamental d'Afrique Noire (IFAN) Dakar.

¹⁸ L'École libre des Pères Blancs de Dinguira. Située dans la région de Kayes, il s'agit d'une des premières écoles créées par les missionnaires (1894) pour accueillir les enfants rachetés ou libérés de l'esclavage puis les métis.

français ne transmettaient aucune donnée à l'administration coloniale sur leurs orphelinats, malgré les requêtes successives et les menaces formulées par l'administration. Au point que cette dernière décida de fermer l'orphelinat avant la Première Guerre mondiale (aussi parce que les enfants semblaient y subir de mauvais traitements). En même temps qu'une porte se fermait, une nouvelle piste s'ouvrait à nous : l'exploration des archives des Pères Blancs à Rome ! Une nouvelle destination en perspective...

L'orphelinat ferme donc à la veille de la Première Guerre mondiale et c'est justement dans un document daté de 1913 que nous retrouvons enfin la trace de François Sidibé enfant. Celui-ci est alors âgé d'une quinzaine d'années et intègre l'internat de l'École professionnelle de Kayes. Le document est particulièrement intéressant et intrigant : alors que l'identité de tous ses camarades métis et orphelins de père est déclinée sur le même mode où sont mentionnés le prénom et le nom de la mère (« fils de M^{me} X »), François Sidibé est le seul dont le nom de la mère n'apparaît pas.

Son nom, « Sidibé », était déjà une énigme et ne correspond pas à l'usage d'attribuer le nom maternel aux enfants métis non reconnus par leurs pères. Cette fracture filiale se rejoue dans les archives des orphelinats de métis par lesquels est passé François. L'effacement administratif de la généalogie familiale se double d'un éloignement géographique qui n'a pourtant pas empêché François Sidibé de renouer à l'âge adulte avec sa famille maternelle, d'après ce qu'en dit son demi-frère cadet Gabriel.

Ainsi se termine temporairement notre enquête, bien que le mystère autour de la vie d'Anta demeure entier et s'est même largement épaissi...

Conclusion

Nous avons initié ce billet en soulignant que notre enquête s'apparentait à un échec : en effet, l'exploration de fonds d'archives divers, qu'ils soient coloniaux ou privés, ne nous ont pas permis de trouver des données tangibles pour retracer la vie d'Anta Ali Koïta. Les informations les plus concrètes dont nous disposons proviennent des *Mémoires* rédigées par son fils. Des données qui méritent bien entendu d'être questionnées et mises en regard avec d'autres types de sources : les témoignages et traditions orales de Djenné pourraient, par exemple, permettre de poursuivre l'enquête.

Pour autant, cette plongée dans les archives éclaire de nombreux pans de la recherche que nous menons. Elle nous montre concrètement les logiques administratives, politiques, conjugales, filiales de mise à l'écart d'une femme subalterne du récit historique, mais aussi de sa propre histoire familiale. De façon récurrente, elle est occultée, effacée, niée. Finalement, Anta Ali Koïta devient peut-être la plus présente de cette histoire familiale du fait même des silences des sources : parce qu'elle est un mystère, une énigme, elle devient d'autant plus fascinante.

Nous faisons ainsi face à l'impossible prise de parole par les subalternes dont nous parle Spivak et, peut-être plus encore, à notre incapacité à les entendre. Un des moyens d'agir pourrait alors se trouver dans l'écriture littéraire.